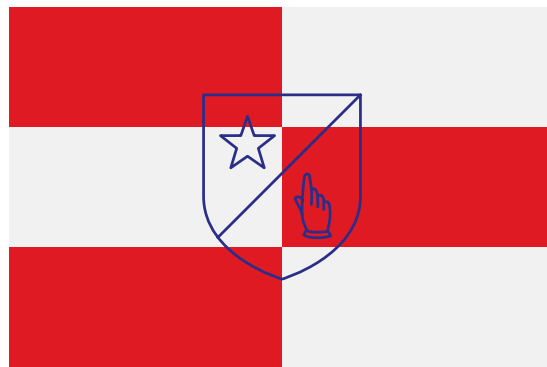


# COSTUMES NATIONAUX

VOYAGES D'ANATOLE, CORRESPONDANT EN BEAUTÉ,  
À LA DÉCOUVERTE DU DÉFILÉ CHATOYANT  
DE L'HUMANITÉ DANS SES HABITS DE TOUS LES JOURS,  
SES COSTUMES DU DIMANCHE,  
ET SES CONTRADICTIONS LES PLUS RICHES.

UN ROMAN-FEUILLETON DE DANIEL CANTY  
ILLUSTRÉ PAR STÉPHANE POIRIER  
DESIGN GRAPHIQUE : FEED

— CHAPITRE I —



*Le costume ne fait pas l'homme.* Est-ce vraiment le même homme qui s'avance maintenant entre les rangées ? Où est passée sa casquette, perchée à un angle périlleux au sommet de sa tête échevelée ? Le poinçon qu'il maniait avec la nonchalance d'un cowboy ? À l'approche de la ville, le contrôleur est reparu dans une longue robe, un sceptre d'airain en main, évitant soigneusement les regards, glissant d'un pas somnambulique, un doigt ganté sur ses lèvres pour imposer aux passagers – qui suivent sa lente apparition du coin de l'œil – un silence respectueux. Dans les dernières rougeurs du soir, la lune pâle allume sa veilleuse. Bientôt, le crépuscule se glissera entre toutes choses, effaçant les évidences du jour.

Une fois parvenu à l'extrémité du wagon, le contrôleur entrouvre le mystérieux coffret de bois fixé au mur, qui engendrait plus tôt la curiosité discrète des visiteurs des W.-C. D'un tour de clef, il règle les luminaires, tamise l'éclairage. Le contrôleur s'engage solennellement dans le wagon suivant, et une lumière aux accents de thé remonte avec lui le long du convoi.

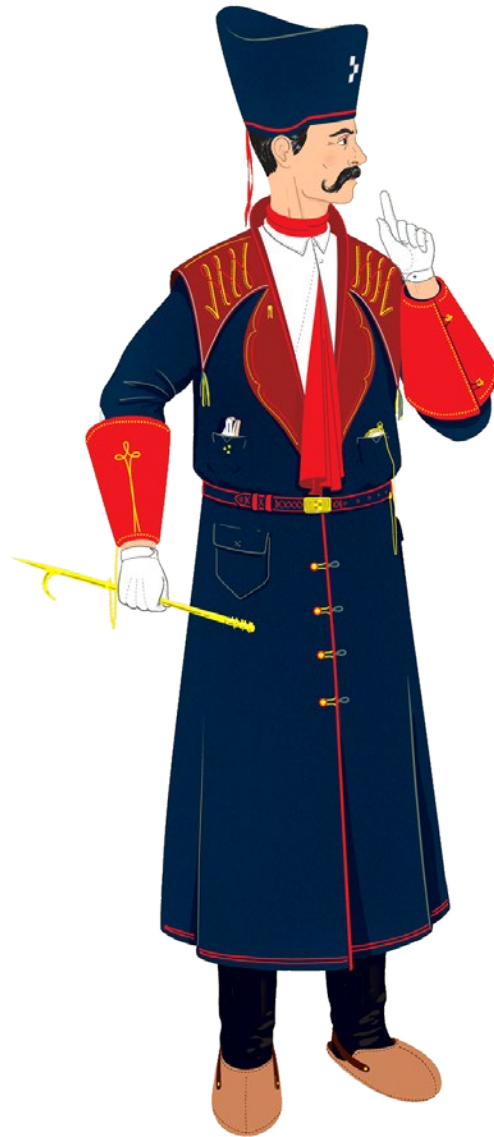
Le train, qui fait son entrée ralentie en ville, s'avance sur la dentelle des ponts caténaires, enjambant la maçonnerie sombre et lourde de pauvres faubourgs, où les cheminées des usines pouffent en permanence, exhalent un immense nuage noir, au modelé hypnotique. La suie dépose, jusqu'au fond

des poumons, la délicate pulvéulence qui coûtera leur vie à la plupart de ces enfants au teint noirci par l'industrie, attardés dans les rues crépusculaires, qui lèvent maintenant leur visage maculé vers l'altier convoi. Les passagers, plongés dans leur douce obscurité, ne sont plus qu'ombres aurifères, et dans l'esprit des enfants – qui n'oseront en souffler mot à leurs compagnons – ces voyageurs mordorés semblent, un moment, des spectres de leur avenir. Il suffit qu'un enfant crie *un train!* pour que tous oublient leurs jeux, leurs peintures de guerre, pour s'afficher solidaires d'une couleur.

Les passagers fascinés par le rituel du contrôleur détournent de nouveau la tête vers les fenêtres du train, pour découvrir qu'une ville aux rues de marbre azuré a pris la place des faubourgs obscurs. Par les quatre collines, le long des grands boulevards et des avenues arborées, les découpes des immeubles défilent comme la traîne somptueuse d'une robe de mariée. Lorsque apparait enfin la coupole dentelée du palais Parlementaire, et que le train remonte le pont de la gare, pénétrant la corolle de verre qui coiffe le terminal pour s'enfoncer en spirale dans les débarcadères souterrains, les voyageurs comprennent que l'architecture et les coloris de la

capitale s'accordent parfaitement avec les forêts qu'ils viennent de traverser – cathédrales feuillues, tapissées de mousse, où les ramures font vitrail et où percent, entre les colonnades crénelées des troncs, les rayons d'une lumière lapis-lazuli. Le train entre en gare à l'heure exacte où le jour verse dans la nuit. Quand les passagers se disperseront sur la plateforme, un voyageur d'affaires tournera la tête vers la grande horloge ; il devinera, surplombant sa face impassible, la première étoile entamant sa veille mystérieuse sur notre bas monde. Et il pensera – sans avoir personne à qui le confier, et presque involontairement – qu'il est possible, en cette lumière, *que chaque chose soit exactement à sa place.* Il remettra alors son chapeau, empoignera son attaché-case, et disparaîtra, d'un pas décidé, dans la ville variée comme les rêves. *Comme n'importe quel homme.*





1<sup>A</sup> —  
**Un contrôleur**

Pour mériter le sceptre d'airain, les contrôleurs de la Société des chemins de fer nationaux doivent se soumettre à des tests rigoureux visant à éprouver la cadence de leurs pas. En équilibre sur les rails, les plus habiles d'entre eux retraceront, à pied, le parcours de la frontière à la capitale.

La frontière occidentale épouse sur toute sa longueur le lacet miroitant du Fluße. De l'autre côté, la Ligne de verdure s'élève comme une muraille, silhouette sombre et mystérieuse de la forêt Bleue, cette forteresse philosophique où le caractère de la nation s'est taillé à coups de hache et à traits de burin. La traversée du massif feuillu s'étendra sans interruption sur trois jours et trois nuits, jusqu'à rejoindre de nouveau le coude lointain du fleuve, où s'étalent les hauteurs festonnées de la capitale. À l'ouest, le pont de pierre est gardé par une paire de gigantesques lions de granit, le regard tourné vers les provinces. À l'est, deux chouettes rusées considèrent le cœur du Royaume, l'éloignement du train...

Une fois enjambé le Fluße, le convoi atteint sa vitesse de croisière, pour ne réduire son régime qu'aux portes de la capitale. Il estompe le feuillage, dissout les troncs. *Un train tremble. La forêt penche. C'est le Royaume qui appuie sur la racine des choses.* Le paysage finit par sembler immatériel, couleur au coin des yeux, arrière-pensée diffuse. C'est ce bois, pourtant, qui fournit sa charpente aux grands ouvrages de la nation. Pour les passagers inattentifs, occupés à des jeux de société, égarés dans une lecture légère ou distraits par la dégustation d'une pâtisserie complexe, l'effet d'abstraction ne fera que s'accroître en cours de route. Il suffit pourtant de plisser les yeux, de scruter le grand flou aux flancs du train pour voir apparaître des présences fugaces. Sur le quai des gares secondaires, pittoresques structures à toit pentu, ajourées d'un quai de planches, incongrûment posées en pleine forêt, apparaît une équipe de travailleurs emmitoufflés dans leurs manteaux toute saison, encombrés de havresacs et d'outillage. Ainsi attriqués, ils sont tout au plus capables de hocher la tête en reconnaissance du train qui passe. Ils mastiquent du tabac à chiquer en suant à grosses gouttes, attendant ces convois plus humbles, composés d'un wagon ouvert et d'une petite locomotive, qui partagent la voie avec les trains des lignes nationales. Des entrepreneurs privés, qui se tiennent au courant de l'offre des chantiers et des

horaires ferroviaires, les charrieront pour une pièce vers des destinations maladroitement calligraphiées sur des bouts de carton passés à la cheminée de leurs engins.

Parfois, les apparitions sont davantage inattendues : un voyageur d'affaires, avec son costume de ville et sa mallette d'échantillons, ou une beauté slave, un châle coloré passé dans ses cheveux clairs, un panier en main pour son fiancé qui travaille en forêt... Certaines visions inquiètent : une troupe de phtisiques, au teint pâle et aux complets sombres, de retour des sources chaudes, au milieu desquels se tient un petit garçon pâle comme un fantôme, les yeux grands ouverts, qui porte la main à la bouche, pour se mettre à tousser, ne plus cesser, tant que le train passe...

Au crépuscule, un chasseur hirsute, carabine en bandoulière, est accoudé à la barrière d'un chemin de service, où pendillent trois perdrix à la tête renversée. Il tire philosophiquement sur sa pipe de chanvre alors que le ciel s'empourpre à ses épaules... Quand la nuit sera tout à fait installée apparaîtront au voyageur attentif, scintillant parmi le feuillage, les yeux lumineux des bêtes, cervidés ou rongeurs qui soutiennent sans broncher le regard du passager, alors que lui s'inquiète si ce tribunal animal se réunit ici chaque jour, à l'heure due, pour témoigner du passage du train dans la perspective lointaine des chouettes.



1<sup>B</sup> —  
**Un homme des grands chemins**

De retour des travaux forestiers, les hommes des grands chemins s'enorgueillissent du contenu secret de leurs poches, en fait paquetées de cailloux, de mousse et d'herbages, de l'occasionnelle cigale, et de beaucoup de bon tabac.

La forêt Bleue est alvéolée de chantiers forestiers et de carrières. Elle abrite toute une population de travailleurs, convergeant là depuis les bas-fonds des villes, les coins les plus reculés des campagnes. Ces hommes sont, comme le veut le proverbe, *la charpente et la sève de la nation*. Rudes travailleurs, philosophes pratiques, amoureux de la matière, les *Wunderkeindre*, les *garçons des grands chemins*, rejoignent les chantiers par penchant naturel, pour s'éloigner d'une société qui, admettons-le, accueille davantage leurs efforts que leur caractère. Leur présence dans la métropole – en mission d'approvisionnement, pour régler quelque latence contractuelle ou pour une rare visite de famille... – en est même venue à inquiéter les citoyens redevables de leur labeur.

Une partie du problème vient sans doute du fait que ces hommes ne sont pas insensibles aux charmes des dames de la grande ville, qu'ils dévorent du regard, se retournant pour humer à pleins poumons leur parfum floral. Il faut les en excuser : ils reconnaissent, dans les détails, les tremblements subtils des robes étagées, les bouquets ouvragés des chevelures, l'écho lancinant de ces coutures, et ces plis du relief qu'ils connaissent par cœur, la dentelle vacillante du feuillage... Ils se souviennent de la surprise gantée des racines alors qu'elles relâchent leur poigne en émergeant de terre... Ils voudraient arriver aux soirées dans un costume de mousse, ramener ces dames à leur couche de terre, à une vie réglée sur l'appel du soleil... Mais on ne les invite pas.

Ils n'ont pas le choix de les regarder s'éloigner. Car leur travail reste toujours à faire, et il vaut mieux apaiser ces visions. Croisant un terrain à bâtir, ils s'arrêtent pour considérer l'entrelacs d'une charpente ou la béance de nouvelles fondations. Les façades de la ville se dressent comme si elles avaient tenu de tout temps, comme ces prétentieux jeunes hommes dans leurs redingotes au goût du jour, qui ne doivent leur fortune qu'à quelque héritage familial, ou à leur avidité, leur aptitude à s'adapter aux possibilités d'affaires de l'heure. Les hommes des grands chemins ont éprouvé la patience qui s'annèle au cœur des arbres, la pesante accumulation des pierres au fond

des sols. Ils en connaissent la texture et le poids, et, s'ils ne sont pas sans admirer l'ingénuité des architectes, le métier des charpentiers et des maçons, ils n'oublient jamais que les ouvrages des hommes sont entièrement dépendants du jeu qui tient la nature ensemble.

Lorsque l'un d'entre eux, subjugué par la conscience du bois et de la pierre, s'arrête au beau milieu du trottoir, alors que la foule pressée se divise autour de lui, emportant les belles au bras de leur cavalier, et qu'il reste planté là comme une statue ou, plus justement, comme une pierre au milieu du courant, c'est qu'il s'efforce de ne penser à rien, qu'aux travaux et aux jours, au bois disparu sous le faste de la maçonnerie, à la forêt au pied de la ville, et au temps immense qui gonfle entre une bouffée de tabac et la suivante.

\* \* \*

On dit *garçons*, mais ce sont des hommes. Ils reviennent de loin. Dans leur jeunesse, ils ont survécu à l'épreuve des chantiers, décidé de faire leur vie en marge du Royaume. Ainsi, ils ont peu à peu rejoint un temps étranger au commun des mortels : les plus aguerris d'entre eux savent fort bien interpréter les mouvements de l'ombre et de la lumière, la modulation des chants d'oiseaux, deviner d'un coup d'œil l'âge et la densité des troncs, le moment voulu et les gestes pour abattre un arbre, cueillir les cèpes ou croiser le pas du renard...

Les contremaîtres et les comptables de la compagnie auront beau agiter leur montre de gousset, leur relayer sur un ton alarmé les directives du bureau central, eux ne comprennent plus le sens de l'heure. Lorsque les conditions ou le rythme de travail ne leur conviennent plus, ces vieux routiers plient bagage pour s'enfoncer dans la futaie, dans des directions que l'impénétrabilité apparente du feuillage ne laissait en rien présager. Ils tracent, sans compas ni boussole, des lignes de désir au cœur des forêts. En chemin, ils récoltent au pied des troncs le tabac du réconfort, les cailloux qui apaiseront leur

soif. Ils mangent des salades d'herbes et de fleurs sur des assiettes d'écorce. Le soir venu, ils s'assoupissent sur des lits d'humus, ou lovés au sommet des arbres.

Il arrive parfois qu'une équipe de coupe, ouvrant un sentier, retrouve la dépouille d'un de ses anciens collègues, allongée sur une couche de mousse, les mains croisées sur un bouquet de fleurs sauvages, ses outils posés à ses flancs comme les armes d'un guerrier. Le visage et la peau du vieillard ont acquis la patine des plus beaux bois. Parmi la troupe, un jeune homme qui se tient en retrait se souvient peut-être du mot de son aîné, tout juste avant qu'il prenne les bois, *les trains mentent, le monde n'arrive jamais à temps*. Sur le visage du mort flotte un sourire béat : il a vécu, dans son corps vieilli, cette vie qu'il avait rêvée alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon.



1<sup>c</sup> —  
**Un voyageur d'affaires**

Les voyageurs d'affaires sont en général discrets sur la nature de leur commerce et leurs destinations. D'ailleurs, on a déjà vu des jeunes hommes, l'esprit en liesse, adopter leur apparence pour s'abandonner, sous cette couverture respectable, à des excès festifs.



Le style de vie de la capitale rayonne aux quatre coins du Royaume. Les voyageurs d'affaires, épousant avec verve toutes les tendances du jour, jouent un rôle important dans sa dissémination. Tous les matins, dans quelque hôtel de province, on peut trouver un chef d'équipe convainquant ses consorts, avant l'effort du jour, qu'ils jouent un rôle fondamental dans la cohésion, la pérennité du Royaume. Peu importe s'ils colportent une nouvelle encyclopédie populaire, un chapeau tout-terrain ou, pourquoi pas, des canards de bain, le même élan s'applique. Il n'est point de sot métier, que de piètres performances de vente.

Les voyageurs d'affaires sont de l'ouverture de toutes les routes. C'est par eux que la nouveauté arrive et que les créations de la capitale affirment leur préséance, et leur supériorité, sur les productions provinciales. La présence de ces troupes de jeunes hommes dans le vent dans les lieux les plus reculés est le réconfort du citoyen, l'assurance que le Royaume poursuit son avancée civilisatrice, que la vie, quoi qu'il arrive, continuera de se ressembler. *Innovation. Reconnaissance. Profit.* Telle est leur devise, la preuve empirique que le commerce est un pouvoir et un bien publics, ou en voie de le devenir.

Il faut bien dire qu'avec le temps, les fabrications de l'Empire ont perdu en qualité et les vendeurs, en confiance. Ils exercent un métier difficile, et il n'est pas rare qu'on devine à leur ceinturon une flasque d'alcool, où ils puiseront de plus en plus fréquemment la confiance et la force qui, à une époque plus faste, ne seraient jamais venues à leur manquer. L'alcool pourra aussi leur servir à calmer leurs plaies, quand un consommateur insensible aux usages nouveaux résoudra d'exprimer son irritation, ou son insatisfaction, dans le langage muet des réparties physiques.

Il est vrai que les visites aux confins provoquent, ici et là, certains accroc. Pure question de caractère, ou de couleur locale? Il arrive en effet qu'un représentant, endormi en chemin, étourdi par ses rêves de fortune, ou atterré au lendemain d'une fête trop arrosée, descende par mégarde dans une gare

inconnue, une bourgade sans attrait, où la *lingua franca* du Royaume n'a pas encore infiltré, de ses accents mélodiques, l'idiome local. En réponse à la langue archaïque, qui semble entièrement composée d'interjections et de grognements, que lui jappe une jeune femme peu avenante, vieillie avant son temps, le jeune homme oppose, en entrouvrant sa mallette, une énigme nouvelle à l'incompréhension locale – un bibelot brillant, un colifichet abscons, un vêtement teinturluré... – en souriant de toutes ses dents, le tendant vers l'étrangère comme un signe, un grigri, un talisman, une rançon de bonne guerre, en espérant que la magie nouvelle fonctionne avant que son mari ne rentre du travail.

Un homme des grands chemins avec qui je partageais seul mon compartiment, étonné de l'intérêt sincère que je lui portais, m'a raconté une légende du fond des bois. Selon ses dires, des vendeurs en fin de carrière auraient établi un comptoir de vente dans une clairière éloignée des zones de coupe. Ces représentants d'un certain âge, ayant risqué leur jeunesse sur le commerce itinérant, chérissent leurs meilleures ventes comme des reliques sacrées – la montre, le yoyo, le couteau de cuisine... qui les a jadis convertis au métier.

La lumière de la pleine lune tranche la ramure. Le tapis de mousse s'illumine de reflets turquoise. Dans cette radiance insolite, les vendeurs tour à tour s'avancent vers l'assemblée de leurs semblables. Ils présentent, dans une reprise ritualisée des anciennes réunions d'équipe, l'objet de leur vénération. Le tendent comme un calice vers l'assistance. Le déclarent sans prix. Plus un mot, pas une devise ne s'échange. Puis ces vendeurs fatigués, qui tiennent à leur marchandise d'antan comme à leur dernière raison d'exister, retournent chacun de leur côté vers la profondeur des forêts, dans leurs costumes élimés. Ils n'ont plus rien à vendre, nulle part où retourner, qu'en eux-mêmes, où ils se sont perdus de vue. Force est d'avouer que les limites du Royaume, dans un certain éclairage, semblent de plus en plus ténues.



1<sup>o</sup> —  
**Une dame du monde**

Sur les grands boulevards parquent en houles robes d'apparat et redingotes, coiffures relevées et chapeaux de fourrure. Oublieux du travail forcené qui gouverne les fortunes de la ville, le trafic des rues marque les moments d'un bal sans fin.

Hier soir, j'ai été invité à une soirée chez la baronne de Pùk. En chemin, j'ai croisé assez de mendiants pour constituer une classe. Ils sont très jeunes. Leurs parents sont introuvables. À l'apéritif, un monsieur aux lèvres pincées, le torse bombé sous son uniforme de colonel, a évoqué la génération spontanée. Il prétendait à l'esprit scientifique. Je lui ai opposé qu'il serait plus juste de parler d'immaculée conception. Je n'ai pas saisi la réplique qu'il m'a servie en se détournant d'un pas martial. Ses décorations faisaient trop de bruit pour qu'il m'entende. Certaines personnes n'ont vraiment aucune délicatesse.

Ces jeunesses égarées connaissent le langage des rues et nos sentiments perdus. Il suffit qu'une dame échappe son mouchoir ou qu'elle se foule le pied pour qu'ils aillent à sa rescousse. Comment ne pas admirer leur pas habile, alors qu'ils évitent les bastonnades des marchands et s'enfuient avec une poignée de noix, une pomme poquée, tombée au pied des étals ? On ne devrait pas s'étonner de leur sollicitude. La vie, après tout, les a forcés à apprendre à vivre. Ils se tiennent la main en quête. Leurs tuniques sont taillées dans des sacs de grains, retenus par un bout de corde trouvé par terre. Ils s'habillent avec l'élégance des pertes. Un jour, ce sera à la mode du jour. Ils font la révérence en s'adressant aux passants. Leurs requêtes (qui n'omettent jamais la particule nobiliaire) sont formulées d'un accent qu'on voudrait vulgaire, mais qui se conforme aux règles les plus strictes de la bienséance. Ils ont appris à ne pas mordre la main qui les affame.

Dans les rues de la basse ville, des solidarités, des loyautés animales apparaissent, plus passionnées que toutes ces histoires dont l'élite du Royaume voudrait s'afficher propriétaire. Pressée par quelque question de survie générale, la jeunesse des rues forme de temps à autre des attroupements sur les places, parlements publics que les constables, aussitôt qu'ils en ont vent, s'empressent de dérégler. La poursuite ne dure jamais très longtemps. Les enfants sauvages détalent par petits groupes, enjambant les

clôtures, s'enfonçant par toutes les brèches du tissu de la ville. Ils pénètrent le fatras des arrière-cours, enjambent les murets, se glissent par les soupiraux, disparaissent derrière une porte claquée, un battement de rideau... Les constables essoufflés, éberlués par la vitesse de la fuite, abandonneront bientôt la traque, plus soulagés qu'humiliés par l'ingénuité de leurs proies.

Ceux qui ont été témoins d'une telle pagaille ne manquent jamais de noter ce détail étonnant : les discussions interrompues semblent se poursuivre au moment de la fuite. En effet, l'assemblée se disperse en continuant d'échanger des signaux dans cette infralangue chantonnante que ses membres se sont inventée pour parler à mots couverts du pouvoir. S'il prête une oreille miséricordieuse à la réalité qui l'entoure, le marcheur dans la basse ville pourra d'ailleurs isoler le fil, sous la sonorité ambiante, d'une conversation courante. Elle s'immisce sous la rumeur marchande, le ronronnement machinal des fabriques, le tintamarre véhiculaire. Petite musique du temps qu'il faut sauver du temps. Parce qu'il n'est pas donné à tous.

J'ai passé la soirée à la fenêtre, en considérant la foule à son pied. Demain, la baronne et son entourage s'aventureront dans la basse ville. Ils courent les rues en distribuant les gâteaux de la veille. La baronne n'est pas de la mauvaise graine. Elle vient d'où elle vient, s'illusionne sur où elle va. Pardonnez-lui, car elle ne sait pas qui elle est. En prétextant que je devais le faire, je me suis rendu compte que je venais de me résoudre à quitter la ville. La langue que j'ai entendue par les rues est celle de l'avenir. Sa vérité porte ailleurs.



**1<sup>È</sup> —  
Une jeunesse prometteuse**

Dans les cercles de la haute ville, on aime vanter l'intelligence et la résilience des enfants des bas quartiers : *ils hériteront de la terre*. Lorsqu'une mondaine en expédition les croisera, tousotant leur requête, elle pourra se dépiter de leur teint charbonneux et leur tendre, du bout de ses doigts gantés de blanc, une aumône aussitôt ternie par l'air.



MILNAUGHT  
HOTEL



VERS LA FUITE

30 AVRIL 2015



Chère Pimprenelle,

Il y a si longtemps que je vous ai écrit. Pourtant, vous savez combien la sonorité de votre nom m'enchanté. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de souhaiter me confier encore à vous ; vous m'avez tant et tant soutenu.

Je voudrais tempérer ma litanie en reprenant à mon compte cette belle expression, entendue dans mes voyages : *Je me suis changé*. C'est ainsi, par exemple, qu'un employé fatigué des peines du jour exprimerait, disons à son épouse, qu'il a revêtu ses habits de circonstance et qu'il est prêt, dans son plus beau complet, à l'enchantement des grands soirs... Vous n'ignorez pas que mes travaux me pesaient, que je souhaitais m'en éloigner, pour me rapprocher de moi-même. Peut-être, alors, aurions-nous su être ensemble, dans l'accueil, le bien de l'autre ? Vous vous souvenez de l'écarlate qui colorait mes oreilles à certaines de mes déclarations ? Je ne rougis plus de vous le dire.

À force de me plier à la volonté des autres – le faisais-je par souci de politesse ou par compassion ? –, j'ai fini par croire que je ne me ressemblais plus. Nous nous entendons : mon métier n'en est pas un, plutôt une vocation. Je l'aime tant, mais moins ce qu'on en fait, et ce qu'on en pense. Au fil des débats et des revers, j'en suis venu à songer que, si j'y consacre tout mon être, c'est que je ne m'aime pas assez moi-même. Ces mots sages que vous avez eus pour moi au moment de nous séparer résonnent encore : vous décriviez le mélange délétère qui m'anime, vantant ma sensibilité, tout en déplorant cette dureté, issue de ma *rigueur* – quel vilain mot ! –, qui, hélas, semble invariablement se retourner contre moi. J'ai finalement ressenti que tous ces jours flottants, où je passais de quartier en quartier, pour y écumer les brocantes et les grossistes, y récolter les babioles, les échantillons et les rubans, les dessins et les historiettes qu'on me quémandait, n'étaient que les élans retenus, les trajectoires



MILNAUGHT  
HOTEL

incomplètes – boutures et ravaudages – d'une fuite à laquelle je ne me suis jamais résolu.

Je n'ai pas eu l'occasion, depuis votre départ, de suivre les conseils de mes amis et d'épouser une riche héritière. Ah ha. Ce n'est pas un secret : je suis bien trop sentimental pour risquer un tel pacte, qui ne ferait que déplacer mon mal. Je continue d'être convaincu que, pour être indépendant de fortune, il faut être libre de cœur. Cela ne veut pas dire ne pas aimer, mais *avoir le cœur à la bonne place*. Belle façon de parler, encore plus belle façon de vivre.

Cela dit, je ne suis pas à plaindre. Je vous écris encabané, si on peut utiliser cette expression pour qualifier un tel séjour, à l'Hôtel de Milnaught. On se croirait, dans cette chambre, à l'intérieur d'un gâteau de velours et de soie. J'ai conclu, avant de quitter le pays, une entente des plus avantageuses avec mes éditeurs. Ils ne savent pas plus que moi où j'irai, bien qu'ils en feront les frais. Je me suis toujours demandé si mes lecteurs devinaient, sous mes beaux mots, ce cœur qui bat la breloque. Je voudrais pouvoir le leur tendre comme une montre de gousset défailante, leur demander de la remonter pour moi, tout en sachant que ce n'est pas en leur pouvoir de le faire. Lorsqu'ils auraient la tête penchée, je courrais à toutes jambes vous rejoindre, en leur souhaitant la bonne heure.

Pardonnez-moi. J'abuse des métaphores comme de moi-même. Je dois admettre que je vous vois encore devant moi, m'attendant sur le quai, au seuil d'une vie nouvelle. Votre sourire en coin, qui sait qui sait. Vos yeux émeraude. La rougeur de pomme de vos joues. La rousseur sombre de votre chevelure remontée. Nous nous reconnaissons. Il n'y a plus rien à dire... Alors que moi, jadis, qui vous bredouillait *non, je ne peux pas* en pleurant, parce que j'avais peur de moi-même, sans savoir qui j'étais. *Il y a de pires choses que d'être aimé*. J'ai beau me dire *je ne ferai plus jamais ce que j'ai fait*, cela est accompli. Notre bel avenir attend là, figé, à un pas de lui-même.

Alors que le train – ce fastueux salon ambulatorio est tout ce que vous imaginez – traversait les interminables passes boisées, je guettais ma réflexion, la lumière entremêlée au feuillage, dans la vitre du *dining car*, jusqu'à en oublier le paysage du dehors. Je me disais *Anatole, te voilà, tu as enfin trouvé le courage de partir à la rencontre de ton reflet*. Le ronronnement de l'engin, le tremblement de porcelaine des couverts, le feutre des conversations au crépuscule ont fini par m'assoupir. Dans mon rêve, la lueur des



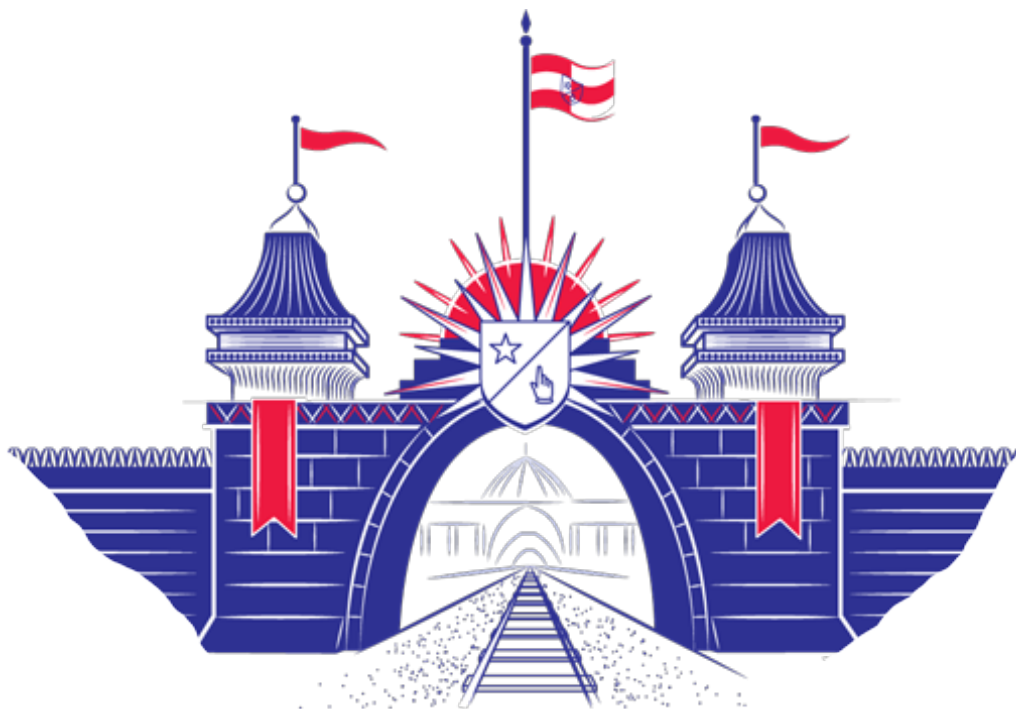
**MILNAUGHT**  
HOTEL

gares forestières s'estompait à mesure que le convoi les croisait. Cette belle ombre, était-ce vraiment vous, qui arriviez trop tard, dans le jour déclinant? En rêve, on ne sait pas toujours qui on est. Le contrôleur, un jeune homme qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, m'a éveillé dans un anglais cassé. Il avait l'air parfaitement compatissant.

Je voudrais que mes mots aient le pouvoir d'un sésame, d'un enchantement volontaire. J'ai entendu dire que le courrier interrompait son service des samedis. Bientôt, je repartirai vers l'est. Quand je serai parvenu à l'extrémité de ma fuite, j'espère que la poste restante existera toujours.

Anatole, votre écarlate

Anatole



*Costumes nationaux*,  
une production de Daniel Canty (La table des matières)

**Écriture et réalisation** Daniel Canty  
**Dessins** Stéphane Poirier  
**Scénario** Daniel Canty avec Stéphane Poirier  
**Design graphique** Feed  
**Programmation web** Jules Renaud  
**Révision linguistique** Aimée Verret

*Costumes nationaux* a été initié dans le cadre de  
*Punkt Press vol. 1 : Überlivre*, à l'Atelier Punkt en 2011, en hommage au travail  
d'Émile Gallois (1882-1965).

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec  
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts  
et des lettres  
**Québec**

© Daniel Canty (La table des matières), 2018